

Opinion

LA CHRONIQUE DE

Pascal Praud Les uns sans les autres



La bagarre absurde qui a troublé le Salon de l'agriculture illustre la disparition de la confiance sociale, cet accord tacite entre citoyens, s'inquiète notre chroniqueur

CNEWS/AUGUSTIN DÉTIENNE

C'est une scène devenue banale. Elle se déroule devant le stand du nougat au Salon de l'agriculture. Des jeunes gens échantonnent des coups. Des coupeurs sont exhibés. Un gendarme en civil est blessé. Un policier a reçu un coup de poing au visage. Quinze personnes sont interpellées. Elles sont nées entre 1998 et 2008. Le motif de la rixe est invraisemblable : les visiteurs ont craché sur la marchandise des exposants.

Le Salon de l'agriculture est un haut lieu de la France éternelle ou, si vous préférez, de la France de toujours. C'est à l'endroit où on célèbre le nougat de Montélimar, élaboré à base de miel, de sucre et de blancs d'œufs montés en neige, qu'éclate une bataille rangée dont la raison échappe à l'entendement. Le Salon de l'agriculture existe depuis 1870. Croyez-vous qu'en plus de cent cinquante ans, une seule bagarre fut engagée parce que des crétins trouvaient amusant d'abîmer le nougat ?

Ce que nous avons perdu

Certains trouveront la séquence anecdotique. Je crois au contraire qu'elle pointe une évidence : la confiance sociale n'existe plus. N'importe où, n'importe quand, pour un oui, pour un non, le ton monte, les insultes arrivent et, pourquoi pas, les coups pleuvent. La société édicte des lois juridiques. Elle ne promulgue pas la confiance sociale.

La confiance sociale ne connaît aucun règlement, aucune circulaire, aucun décret. Elle est un accord silencieux entre les êtres. Je sais que l'autre n'est pas malveillant. Je sais qu'il ne sera pas malhonnête. C'est dormir après minuit même si sa fille de 18 ans n'est pas rentrée à la maison. L'atmosphère est sereine. Une jeune femme porte une mini-jupe dans le métro au printemps. On entre dans l'autobus sans dissimuler son smartphone. Nous irons au stade dimanche avec femme et enfants. La confiance sociale va de soi – jusqu'au jour où elle disparaît. Alors arrive la déshumanisation.

La chorale adoucit les mœurs

Robert Putnam est professeur à Harvard. Ses écrits sur l'engagement civique et le capital social sont lus à Washington comme à Paris. En 2013, Barack Obama, alors président des États-Unis, saluait son travail : « Robert Putnam a examiné comment les modèles d'engagement divisent et unissent. Ses écrits et ses recherches nous inspirent pour améliorer les institutions qui donnent le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue dans nos sociétés. » Putnam note que les Français comme les Américains échantonnent, coopèrent, vivent de moins en moins entre eux et réduisent le temps qu'ils passent les uns avec les autres. La télévision hier, le smartphone aujourd'hui sont les nouveaux compagnons. Putnam a cherché les indices d'une société harmonieuse. Un régime politique, fût-il le plus agréable, le plus doux, le plus apprécié, n'est pas un gage de

bonheur. L'enchantement est ailleurs. Le nombre de chorales d'une ville ou d'un village est le plus sûr moyen de juger la confiance des citoyens. Putnam a validé ce théorème sur les cent dernières années en Amérique. Chanter ensemble ravit les cœurs.

La société en archipel

Nous connaissons tous des amis qui reviennent de quelques jours passés à Varsovie, à Copenhague ou à Lisbonne et qui racontent le plaisir retrouvé de marcher dans la rue, la nuit venue, sans craindre une mauvaise rencontre. La confiance sociale rend les sociétés heureuses.

Au Japon, un portefeuille oublié sur un banc retrouvera son propriétaire plusieurs minutes après qu'il est parti. Dans un film de Wim Wenders tourné à Tokyo, *Perfect Days* (2023), le réalisateur voit dans les toilettes publiques une métaphore sociale. Des architectes ont transformé ces lieux d'aisance en espaces esthétiques. Chacun profite et respecte le bien commun. Et chacun sait que l'autre fait de même. La surveillance est absente. Hirayama est le concierge de ces toilettes publiques. Il ne contrôle rien. *Perfect Days* illustre au cinéma la confiance sociale dans la vie de tous les jours.

La France forgeait hier une confiance entre les uns et les autres à travers une culture commune, des mœurs égales ou une histoire identique. Les sociétés multiculturelles composent une mosaïque de tribus quand elles n'entraînent pas la sécession de communautés. La cohésion heureuse disparaît. Chaque immigré parle sa langue d'origine. Venez comme vous êtes ! Et tant pis si vous piétez notre passé et si vous saccagez notre avenir ! Le français n'est plus qu'une langue administrative, mal comprise, mal parlée et mal enseignée. Comment se fier à celui qui ne vous comprend pas ?

Une démocratie sans liens

Il est peu de dire que les incivilités explosent. Elles entament le bien-être. Chahut au cinéma, discours à vélo, mariages tapageurs. La liste est longue. L'immigration est une explication. Elle a induit des différences entre des populations qui n'ont pas les mêmes codes. Le déclassement que subissent nombre de Français explique les tensions. Le déclassement engendre la frustration et la frustration, l'agressivité. L'individualisme forcené n'a pas arrangé les choses. Je fais ce que je veux, quand je veux et comme je veux. Et tant pis pour les autres. Ajoutons enfin la famille. Elle construit ou détruit la confiance. Les parents transmettaient les valeurs, les codes, le savoir, etc. La famille ressemble peu en 2026 à ce qu'elle fut il y a cinquante ans. Comment un père déclassé

ou une mère abandonnée peuvent-ils transmettre confiance et espoir ?

Le bilan est ce que nous vivons chaque jour. La peur gagne du terrain. Le macronisme finissant imagine des sparadraps sur une jambe de bois. Il évoque « la moralisation de la vie politique » ou « la mise au pas des réseaux sociaux ». Il n'a pas compris que la relégation sociale de millions de Français génère isolement et ressentiment. Que l'immigration massive et incontrôlée déstabilise les us et coutumes. Que l'idéologie wokiste éteint le roman national. Tout est source de conflit. Rien ne suscite l'entente cordiale. « J'ai reconnu le bonheur au bruit qu'il a fait en s'en allant », disait Jacques Prévert. Nous en sommes là. ●

Le
déclassement
engendre la
frustration, et
la frustration,
l'agressivité